

LE CODEX DES ÂMES

*Une aventure d'Yvonne Guerin
et de Pierre Lerain*

Dominique Goyard

Dominique Goyard

Le Codex des âmes

Une aventure d'Yvonne Guerin et de Pierre Lerain

© Dominique Goyard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0266-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Deux informations pour une question. D'un sourire sans joie, Yvonne se fit la réflexion que ce résumé (sur)réaliste de la situation dans laquelle elle se trouvait aurait fait un bon titre de jeux radiophoniques à l'instar de ceux qui commençaient à fleurir sur Radio Luxembourg et Europe n°1. Elle balaya cette pensée saugrenue pour se concentrer sur le moment présent. Comment avait-elle pu ne pas comprendre et se faire ainsi piéger comme une débutante ? Elle se passa la main sur son front trempé de sueur tout en se maudissant intérieurement d'avoir été si naïve. La pièce où on l'avait enfermée semblait immense. Elle était épuisée et se serait damnée pour un verre d'eau. Pour autant, son cerveau tournait à plein régime : elle savait qui, elle savait quoi mais restait surtout à savoir comment elle allait se sortir de ce guêpier pour que l'humanité tout entière ne sombre pas dans le chaos le plus total à court terme. Si seulement Pierre était à ses côtés. Pour l'instant, rien ne lui venait à l'esprit si ce n'est des images bien plus terrifiantes que celles dont la presse s'était fait l'écho deux ans plus tôt, suite à l'explosion de "Little boy" puis de "Fat man" respectivement sur Hiroshima et Nagasaki. La question revenait ainsi sans relâche : comment faire pour empêcher la fin du monde dont le compte à rebours était désormais enclenché ?'

Chapitre 1
L'Original aux Moustaches Alambiquées

56, RUE DU FAUBOURG SAINT ANTOINE

Le 25 août 1944 restera gravé à jamais dans la mémoire des Parisiens comme le jour où le ciel, longtemps plombé par l'occupation, s'éclaircit d'une joie exubérante. Dès l'annonce de l'arrivée imminente des troupes alliées, une fièvre collective s'empara de la ville. Des drapeaux tricolores, confectionnés en secret pendant des mois, jaillirent aux fenêtres, flottant fièrement au vent de la liberté retrouvée. Des portraits du Général de Gaulle et du Général Leclerc apparurent comme par magie, acclamés par des foules en liesse. Dans les rues, des scènes d'une intensité émotionnelle rare se déroulaient à chaque coin de rue. Des inconnus s'embrassaient, des larmes de joie coulaient sur les visages, des chants de la Marseillaise éclataient spontanément. Les cloches des églises, longtemps réduites au silence ou sonnant le glas des jours sombres, carillonnaient à toute volée, leurs vibrations se mêlant aux cris de joie et aux klaxons des quelques voitures enfin autorisées à circuler librement. Yvonne et Pierre, au milieu de cette marée humaine, se sentaient portés par un sentiment d'euphorie indescriptible. Yvonne se souvenait encore de cette vieille dame, sur le boulevard Saint-Germain, qui distribuait des bouquets de fleurs séchées surmontés d'une cocarde tricolore aux soldats américains, les embrassant avec une ferveur toute maternelle. Pierre, lui, avait été témoin d'un groupe de jeunes hommes grimant sur les chars de la division Leclerc, offrant des bouteilles de vin aux soldats, qui répondaient en leur distribuant des tablettes de chewing-gum, avec des sourires radieux.

Les anecdotes de ces jours de liesse étaient innombrables. On racontait aussi l'histoire de ce coiffeur du Marais qui avait rouvert son salon en offrant des coupes gratuites "pour célébrer la liberté". Yvonne et Pierre avaient leurs propres souvenirs précieux. Ils se rappelaient avoir vu des résistants, leurs brassards FFI fièrement portés, guider les soldats alliés à travers les rues qu'ils connaissaient si bien. Ils avaient partagé de maigres repas improvisés avec des voisins, où les conversations animées racontaient les années d'occupation, les actes de résistance discrets, et les espoirs enfin réalisés. Bien sûr, derrière cette joie exubérante se cachaient parfois des actes moins glorieux émanant d'esprits revanchards qui n'avaient pas oublié. Les règlements de comptes avec les collaborateurs avaient parfois lieu dans une atmosphère tendue. Dans certaines rues, une justice populaire, souvent brutale et expéditive, se mettait en place. Des femmes, accusées d'avoir eu des relations intimes avec des soldats allemands,

étaient traînées hors de chez elles, leurs têtes rasées en public sous les huées et les insultes. Ces scènes de vindicte collective, bien que marginales par rapport à l'immense joie générale, témoignaient de la violence contenue pendant l'Occupation et de la complexité des sentiments qui animaient la population. Les pénuries n'avaient également pas disparu du jour au lendemain. Mais l'esprit de liberté et de solidarité qui animait les Parisiens en ces jours d'août 1944 avait une force incroyable, balayant momentanément les ombres persistantes de la guerre. Pour Yvonne et Pierre, ces moments de liesse partagée avaient renforcé leur lien. Ils avaient vu la joie pure sur les visages des autres, la même joie qui emplissait leurs propres cœurs. Leur amour, né dans la clandestinité et cimenté par la lutte, s'épanouissait désormais au grand jour, baigné dans la lumière de la liberté retrouvée. En cet automne 1947, la France restait un pays baignant dans le clair-obscur, un funambule oscillant entre l'euphorie de la liberté retrouvée et les morsures persistantes de la pénurie. À Paris, l'air avait un goût de charbon et de tabac gris, tandis que les rues résonnaient encore du fracas des camions de la Reconstruction. C'était l'année des contrastes violents : alors que Christian Dior stupéfiait le monde avec son « New Look » et ses mètres de tissus fastueux, les ménagères, leur carnet de rationnement serré contre le cœur, faisaient la queue dès l'aube pour une miche de pain dont la qualité déclinait, provoquant même des « émeutes du pain » en province. Les tickets de rationnement, censés disparaître, étaient malheureusement toujours là, rappelant que la guerre n'était qu'une cicatrice encore fraîche. On se chauffait comme on pouvait souvent avec les "boulets" de charbon de mauvaise qualité qui encrassaient les poumons, et l'on s'éclairait au gré des coupures de courant qui plongaient soudain les quartiers dans un silence médiéval. Pourtant, dans cette grisaille de tickets de sucre et de façades décrépites, une fureur de vivre électrisait les caves de Saint-Germain-des-Prés. On y dansait le bebop pour oublier les hivers sans feu, on se pressait au cinéma pour découvrir les films américains longtemps interdits, et la radio diffusait les succès d'Édith Piaf. Entre la menace des grandes grèves insurrectionnelles qui paralysaient le pays et l'espoir fou de la modernité qui pointait, la France de 1947 était un décor de théâtre fragile, où l'élégance la plus raffinée côtoyait la misère la plus crue, offrant le terreau idéal aux intrigues de l'ombre et aux secrets bien gardés.

Dans ce contexte en demie-teinte, Pierre et Yvonne avaient chacun dû reprendre le fil de leur vie dans ce Paris désorienté. Yvonne, son talent de couturière reconnu, avait rapidement gravi les échelons au sein de la Maison Van Geld pour devenir Première Couturière à l'âge de seulement 24 ans. Seule ombre

à ces retrouvailles : le rappel de la disparition brutale en 1942 de Sophie Fontquisse, une jeune apprentie que tout le monde appréciait (1). Les avis à ce sujet étaient partagés. Bon nombre pensaient qu'elle avait réussi à rejoindre la France libre, voire à quitter le pays pour émigrer aux Etats-Unis tandis que d'autres évoquaient une rafle nocturne suivie d'une déportation dont elle ne serait jamais revenue. La seule certitude était que personne ne l'avait jamais revue. De son côté, Pierre avait d'abord poursuivi sa collaboration à Paris-Soir avant de rejoindre en février 1946, le jour de ses 30 ans, le prestigieux quotidien France-Soir dont le tirage frisait régulièrement le million d'exemplaires. Ce n'est qu'en juin 1946 qu'ils avaient décidé de vivre ensemble, dans un charmant petit appartement mansardé au dernier étage d'un immeuble de la rue du Faubourg Saint-Antoine, dans le XIIème arrondissement. Loin des élégants boulevards haussmanniens, l'immeuble, une solide bâtisse du XIXe siècle, portait les marques du temps et de la guerre avec une certaine dignité. Sa façade de pierre grise, noircie par la suie parisienne, était égayée par les volets en bois peints d'un vert délavé, presque oublié. L'accès se faisait par une porte cochère massive, qui s'ouvrait sur une cour intérieure pavée, souvent encombrée de vélos et de quelques pots de fleurs fatigués. C'est là, au cinquième et dernier étage sans ascenseur – un détail qui assurait à Pierre et Yvonne une forme involontaire d'exercice quotidien – que se trouvait leur “chez-eux”. Dès que l'on poussait la porte d'entrée, on était enveloppé par une atmosphère chaleureuse, presque réconfortante. L'espace était compact, avec un enchaînement fonctionnel de pièces ouvertes où le salon se prolongeait naturellement dans la chambre, et où la cuisine adjacente permettait de passer de l'un à l'autre sans perdre un instant. Ce n'était pas grand, mais suffisant à leur bonheur. Un papier peint à motifs floraux, un peu défraîchi mais non moins charmant, prédominait dans l'ensemble de l'appartement, et le parquet craquait doucement sous les pas, racontant l'histoire des habitants passés. Le mobilier était un mélange éclectique : un canapé en velours côtelé, usé mais confortable, hérité d'une grande-tante de Normandie, trônait face à une bibliothèque en bois sombre qui croulait sous les livres. Des romans d'aventure, des ouvrages historiques, des recueils de poésie et des piles de journaux s'y côtoyaient dans un joyeux désordre. Une unique grande fenêtre, déclinée en plusieurs pans de verre simple, donnait sur la rue animée, offrant une vue plongeante sur les charrettes des marchands, les passants pressés et les va-et-vient des artisans du quartier. C'était une source constante de lumière, et parfois de bruit, que Pierre, en journaliste aguerrri, ne manquait jamais d'observer avec un œil curieux, attentif aux évolutions du pouls de Paris. La

cuisine, un espace exigü mais fonctionnel, sentait bon le café fraîchement moulu le matin et les plats mijotés le soir, même si, comme le notait Pierre avec humour, entre les restrictions alimentaires et les talents culinaires d'Yvonne, les plats restaient une expérience gustative en soi. Ouverte sur le salon, et par voie de conséquence sur la cuisine, la chambre abritait un grand lit en fer forgé ainsi qu'une armoire ancienne dans laquelle étaient rangées leurs affaires personnelles. *“Une chose a sa place et une place pour chaque chose”* avait coutume de répéter Yvonne, histoire d'éviter que leur nid douillet ne se transforme en un joyeux bordel, à l'instar de celui qu'elle avait pu découvrir dans le studio de Pierre, au début de leur relation (1). Mais ce qu'appréciait le plus le couple, c'était la présence d'une minuscule salle d'eau avec wc aménagée dans un recoin du logement. À une époque où la majorité des Parisiens se contentait d'un tub en zinc et d'un cabinet commun sur le palier, posséder un lavabo privé avec WC intérieur était un privilège. Ce confort moderne transformait l'intimité quotidienne en un luxe rare, loin de la précarité sanitaire qui frappait encore la plupart des immeubles de la capitale.

Pour Yvonne, les journées commençaient bien avant l'aube. Le Paris encore endormi la voyait descendre les escaliers de bois cirés, son panier à la main, pour faire la queue chez le boulanger du coin. Le pain, même après la fin des restrictions les plus strictes, restait un bien précieux et les conversations matinales avec les voisins dans la file d'attente étaient un rituel, un échange de nouvelles et de petits commérages qui tissait la trame de la vie de quartier. Chez Van Geld, l'atmosphère était à la créativité et à l'effervescence. Yvonne, avec son talent et sa précision, était devenue un pilier de l'atelier. Les doigts agiles, elle domptait les étoffes luxueuses, transformant des croquis en robes somptueuses qui redonnaient au Paris élégant son panache d'antan. Les clientes, rescapées des privations, aspiraient à retrouver une certaine légèreté, et les créations Van Geld étaient une réponse à ce désir. Chacun des employés se souvenait encore du discours de la grande dame à l'occasion des vœux pour la nouvelle année 1947. Yvonne n'avait pas pu s'empêcher de s'en procurer un double et se plaisait régulièrement à relire les phrases de l'illustre créatrice de mode que le tout-Paris s'arrachait en cette nouvelle période d'exubérance et de plaisirs d'après-guerre. Les longues heures passées penchée sur ces modèles étaient exigeantes, mais la satisfaction de voir une de ses créations sublimer une femme était une récompense inestimable. C'est en ces occasions qu'elle se récitait ce discours qu'elle avait fini par connaître par cœur. *“Mesdames, Messieurs, chers amis. La question qui revient le plus souvent sur les lèvres de quiconque s'intéressant à la*

mode s'adresse à nous pour tâcher de pénétrer à l'avance les secrets de la mode de demain est : quelle sera la couleur prédominante ? L'hiver augure des couleurs sombres et l'été des couleurs gaies. Nous le savons depuis la nuit des temps. Mesdames, rejetons ce classicisme pitoyable que nous renvoient ceux qui considèrent la mode comme un cycle saisonnier, alignant nos créations selon le rythme de production des tomates ou des marrons. La couleur est de jour ou du soir. Certains tons s'éteignent aux lumières alors que d'autres leur empruntent tout leur éclat. Le choix de la couleur dépend souvent d'une sensation visuelle, de souvenirs laissés en soi par un parterre d'azalées, une touffe de rhododendrons, une rivière qui serpente au clair de lune argenté, un arc en ciel jaillissant des bains de vapeurs de la terre. La couleur correspond aussi à l'état d'âme de celui qui crée, mais plus encore à l'état d'âme de celle qui l'a choisie". Le soir, ses mains parfois douloureuses racontaient l'histoire de sa journée, mais aussi lui apportaient une fierté qu'aucun autre métier n'aurait pu lui donner.

Pierre, quant à lui, vivait au rythme trépidant de France-Soir. Ses journées étaient une course contre la montre, entre les conférences de presse animées, les descentes sur le terrain pour couvrir les événements que des indicateurs bien placés au sein des institutions lui rapportaient ou encore les joutes politiques à l'Assemblée Nationale et les heures passées à noircir des pages de sa prose incisive. Son flair pour l'information et sa capacité à dénicher l'angle inédit lui valaient la reconnaissance de ses collègues et l'intérêt des lecteurs. Le journal était le reflet d'une France en pleine mutation, cherchant sa place dans un monde nouveau, et Pierre se sentait privilégié d'en être l'un des chroniqueurs. Il rentrait souvent tard, l'odeur de l'encre imprégnant encore ses vêtements, les récits de sa journée alimentant leurs conversations animées. Après leurs journées bien remplies, ils se retrouvaient autour d'un dîner (très) modeste, préparé souvent en commun, même si les trois quarts étaient assumés par Yvonne. Ces moments étaient précieux, un temps suspendu où ils partageaient leurs joies, leurs soucis et leurs réflexions sur le monde qui les entourait. Leurs loisirs aussi étaient simples : une promenade le long de la Seine le dimanche, une visite à une exposition, une soirée au cinéma pour oublier les tracas du quotidien. Parfois, ils retrouvaient Victor Verdier et Gisèle Laissard qui s'étaient également mis en couple ainsi que d'autres anciens camarades de la Résistance. Malgré cette routine, un certain goût de l'inattendu persistait en eux. Leur périple au couvent de Saint-Hilde en Alsace avait aiguisé leur curiosité et leur sens de l'aventure. Ils étaient attentifs aux murmures de la ville, aux histoires insolites qui circulaient,